

gilbert
white

**HISTOIRE
NATURELLE
DE
SELBORNE**



LE MOT ET LE RESTE

**gilbert
white**

**HISTOIRE
NATURELLE
DE
SELBORNE**

traduction de
NICOLE MALLET
introduction
d'ANNE DROMART

LE MOT ET LE RESTE

INTRODUCTION

d'Anne Dromart

SELBORNE : « UN PANORAMA ATTRAYANT »

Selborne est un petit village à environ 75 km au sud-ouest de Londres, au milieu des terres, dans le comté du Hampshire, le pays de Jane Austen. Au XVIII^e siècle, on y dénombre environ 676 habitants et il n'est guère aisé d'y accéder : quand son ami John Mulso rend visite à Gilbert White, il prend un guide depuis Alton, et l'hiver, la neige empêche tout accès, rendant les chemins impraticables, isolant le village pendant de longs mois. Gilbert White, dans l'une des premières lettres, nous informe que les dames et les cavaliers craintifs ne sont pas rassurés sur les chemins qui y mènent. Loin de tout axe majeur de circulation, dépourvu de signification historique ou politique, Selborne n'est devenu célèbre que grâce au regard observateur de ce pasteur cultivé et curieux de tout, qui a su trouver dans son environnement immédiat matière à jeter les bases de l'écologie et de l'éthologie modernes. *L'Histoire naturelle de Selborne*, depuis sa parution en 1789, a connu plus de deux cents rééditions, est l'ouvrage le plus publié en anglais derrière la Bible, Shakespeare et l'*Oxford English Dictionary*, et voit enfin sa première traduction française.

Né à Selborne en 1720, éduqué à Oxford où il est ordonné pasteur de l'Église anglicane, Gilbert White,

premier fils d'un homme de loi dans une fratrie de sept enfants, ne quitte jamais vraiment Selborne. Véritable mythe national, il est l'objet de nombreuses légendes, dont celle qui le décrit comme un pasteur anglican célibataire, solitaire et simplet dont le naïf intérêt pour Dame Nature exprimé dans ses lettres à ses correspondants a séduit Coleridge, Darwin et Virginia Woolf parmi d'autres, sans qu'il mesure vraiment l'importance de ce livre qui a changé la façon dont on regarde, étudie et décrit la nature. En réalité, c'était un homme de bonne famille, instruit, à qui la vie littéraire londonienne était familière, qui recevait de la bonne compagnie à Selborne, organisait des pique-niques à l'un des deux ermitages de son domaine, et qui avait su se tisser un réseau de correspondants parmi les grands noms des sciences naturelles du XVIII^e siècle membres de l'Académie royale: Daines Barrington, homme de loi et amateur naturaliste, le célèbre zoologiste Thomas Pennant, tous deux destinataires des lettres qui composent *L'Histoire naturelle de Selborne*, mais aussi Joseph Banks, le grand naturaliste et botaniste anglais qui accompagna James Cook dans son premier voyage autour du monde en 1768 et devint président de la Société Royale de Londres en 1778, et bien d'autres encore¹. Gilbert White était un homme ouvert sur le monde, au courant des plus récentes publications et découvertes, féru de récits de voyages, ayant lu et étudié nombre d'ouvrages d'éminents naturalistes comme Linné, John Ray, Scopoli, Buffon, etc. Alors que Joseph Banks s'apprêtait à aller collecter

1. Dans son ouvrage intitulé *The Selborne Pioneer: Gilbert White as Naturalist and Scientist, a Reexamination*, (London: Centaur Press, 2006), Ted Dadswell mentionne aussi John Lightfoot et Stephen Hales (p. 117).

des spécimens botaniques en compagnie du Capitaine Cook à Tahiti et en Australie, Gilbert White préparait son ouvrage sur Selborne, convaincu de l'intérêt d'une histoire naturelle locale, et encourageait son frère John, chapelain de l'armée en poste à Gibraltar, à faire de même pour la faune et la flore du rocher.

Sa curiosité pour le monde naturel se manifeste dans les travaux qu'il entreprend pour améliorer et mettre en valeur les terres familiales, avant de s'intéresser à la nature sauvage. Son goût pour l'horticulture et le paysagisme le place au centre des intérêts du XVIII^e siècle anglais, où naît une attention pour les plantes et un engouement pour la nature. Il s'agit alors de domestiquer cette nature sans lui ôter son aspect sauvage : la mode n'est plus aux jardins formels « à la française », aux formes géométriques, maîtrisées, aux plans tirés au cordeau, aux haies à angles droits, aux bassins rectangulaires ou carrés. Sous l'impulsion de William Kent (1685-1748) et de Lancelot "Capability" Brown (1716-1783), tout l'art des jardins consiste à chercher à utiliser les éléments naturels en fuyant le caractère artificiel des plans continentaux. Au moyen de bosquets, d'étangs, de belvédères pour créer des perspectives, de constructions inspirées de l'antiquité, l'idée est de créer des paysages « naturels » qui reposent sur la mise en valeur des particularités d'un site pour mieux créer du pittoresque et pour donner l'impression à l'homme d'être véritablement au sein d'un environnement de nature. Quand Gilbert White se pose en paysagiste pour organiser ses terres ou quand il regrette l'absence de tours hautes, flèches d'églises ou autres, dans son comté, il participe à cette attention pour le paysage. Cette tendance apparaît bien dans les vers d'Alexander Pope (1688-1744),

ou dans *The Seasons* du poète James Thomson (1700-1748), ou encore chez William Cooper (1731-1800) qui expriment, chacun à leur manière, cette recherche de l'harmonie entre le milieu naturel et l'homme. Comme l'explique Joseph Addison dans ses essais didactiques publiés dans son journal *The Spectator* en 1712, il s'agit avant tout d'une question d'esthétique et de morale. L'écologie n'a pas encore sa place.

Gilbert White, plus mondain que la légende ne le laisse croire, voyage, fréquente la société, et partage avec ses contemporains les tendances à la mode de l'évolution des jardins. Il rend fréquemment visite à ses deux frères qui sont à Londres : Benjamin, qui tient la librairie / maison d'édition spécialisée dans l'écriture de la nature à Fleet Street, et Thomas qui, après avoir fait fortune dans le commerce, devient éditorialiste au *Gentleman's Magazine*. Sur les terres familiales, il construit deux ermitages au caractère différent, deux sentiers dans le bois pentu – l'un ardu, pentu, en bordure de forêt, l'autre dessiné avec plus de douceur et de mystère dans l'ombre des sous-bois, sachant à chaque fois renforcer le caractère particulier de chaque zone. Il fait aussi réaliser un ha-ha, ce fossé qui permettait de protéger le jardin des animaux sauvages tout en offrant à l'œil une continuité, agrandissant la perspective de l'observateur, gommant visuellement toute frontière, toute séparation entre la partie cultivée, domestiquée, et la nature sauvage. Non seulement Gilbert White travaille à paysager son domaine, mais il s'intéresse aussi à l'horticulture et se lance dans des expériences pour améliorer les techniques de culture ainsi que les espèces cultivées. Longtemps avant d'écrire *L'Histoire naturelle de Selborne*, il note dans des cahiers de terrain ses tentatives heureuses ou malheureuses : « le Calendrier

du jardinier », commencé en 1751, puis « le Journal du naturaliste », dont le canevas lui avait été fourni par Daines Barrington et qui est conçu pour fournir une gigantesque systématisation de la nature, selon le rêve de l'époque de parvenir à mieux comprendre les rythmes naturels. On espérait qu'un calendrier reliant entre eux tous les événements naturels pourrait déboucher sur la mise en évidence de liens de cause à effet. Une telle compréhension aurait permis de déterminer avec précision le meilleur moment de planter tel ou tel végétal en s'appuyant sur la météorologie, la date, le retour des oiseaux, etc. Gilbert White participe à ce projet avec rigueur, notant chaque observation qu'il fait dans une journée, mais abandonne l'idée de correspondances entre divers événements en se rendant compte qu'il n'existe pas un seul facteur mais une combinaison de données qui déterminent les rythmes naturels. Il n'en cherche pas moins à lutter contre l'hostilité du climat anglais et s'évertue par exemple à trouver comment faire pousser des melons, vrai défi en Angleterre au XVIII^e siècle en cette fin du petit âge glaciaire où les températures sont basses et le mauvais temps rigoureux. Les serres qui commençaient à être l'ornement obligatoire des jardins des familles nobles étant trop onéreuses pour sa bourse, il élabore un système de couches chaudes, réchauffées par du fumier, et se rend compte de la nécessité d'évacuer les émanations gazeuses car elles sont néfastes pour les plantes. Sa fierté est grande de produire un concombre bien avant la saison habituelle¹.

1. Voir l'ouvrage de Paul G.M. Forster, *Gilbert White and his Records: A Scientific Biography* (London: Christopher Helm, 1988), p. 6, et l'édition Penguin de *The Natural History of Selborne*, faite par Richard Mabey en 1977.

BOTANIQUE ET ZOOLOGIE AU XVIII^e

En cela c'est bien un homme de son temps. Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, l'intérêt pour la botanique touche un large public, et échappe aux mains des seuls médecins et apothicaires. Acquérir des connaissances en horticulture, puis posséder des plantes rares, devient un passe-temps à la mode. Les plus aisés font installer des serres et font venir des spécimens exotiques. En 1753, la fondation du British Museum, ouvert en 1759 pour abriter non seulement les livres et les manuscrits, mais aussi la collection de spécimens naturels que Sir Hans Sloane rapporte de ses voyages, consacre la botanique comme science d'utilité nationale. L'intérêt des savants pour la classification redouble, dans l'espoir de trouver un moyen de comprendre la diversité qu'offre le vivant. Longtemps, c'est John Ray (1627-1705) qui fait autorité en proposant une classification fondée sur des critères morphologiques, mais la parution du *Systema Naturae* de Linné en 1735 connaît un succès immédiat : cette taxonomie est fondée sur les pistils et les étamines et instaure la durable nomenclature binomiale qui rend inutiles les épithètes qualificatives, malheureusement imprécises, utilisées jusqu'alors pour distinguer les êtres vivants. Toutefois, le choix des critères de classification ne convainc pas tout le monde et donne lieu, en Angleterre comme ailleurs, à de furieuses disputes scientifiques sur l'intérêt, la fiabilité et la viabilité de ce nouveau système. Mais un livre de Benjamin Stillingfleet, *Miscellaneous Tracts relating to Natural History, Husbandry, and Physick*, publié en 1759, ainsi que le dense réseau de correspondants de Linné dans toute l'Europe, achèvent de le rendre

populaire. En 1762 paraît *Flora Anglica* de William Hudson, longtemps ouvrage de référence, qui adopte et donc impose le système de Linné. Si ce système continue à avoir ses détracteurs, il se répand néanmoins, sous l'impulsion en particulier d'un étudiant de Linné, Daniel Solander (1733-1782), chargé en 1763 d'organiser les collections de plantes au British Museum, élu en 1764 à la Société Royale de Londres, qui accompagne Joseph Banks lors du premier voyage de James Cook.

L'intérêt pour la zoologie ne démarre que lentement et tardivement. Est-ce parce que les armes à feu, seul moyen envisagé alors pour se procurer des spécimens à décrire et à dessiner, étaient peu précises? Est-ce parce que la zoologie n'était à l'époque que l'étude d'un animal mort? Et que, pour ces deux raisons, c'était une activité qui ne pouvait convenir à la délicatesse des femmes, alors qu'elles s'étaient tant passionnées pour l'horticulture? Toujours est-il qu'aucune publication ne voit le jour entre 1676 et 1761, c'est-à-dire entre l'*Ornithologia* de Ray et Willughby et la *British Zoology* de Thomas Pennant¹ qui utilise le système de Ray et non celui de Linné, et dont la seconde édition est corrigée par Gilbert White à la demande de l'éditeur, son frère Benjamin.

PHYSICO-THÉOLOGIE ET UTILITARISME

L'intérêt pour les plantes est alors avant tout à visée utilitaire. La botanique, affaire de médecins et d'apothicaires pendant des siècles, a pour but de distinguer les plantes qui ont une utilité pour l'homme tant en

1. Voir l'étude faite par David Elliston Allen, *Books and Naturalists* (London: HarperCollins, 2010) pp. 83 à 154.

médecine que pour l'alimentation. Il faut bien garder à l'esprit que la qualité et la quantité des récoltes, mais aussi leur rythme, puis leur conservation, étaient cruciales à une époque où n'existaient ni conserve, ni congélation, ni réfrigération. Une mauvaise récolte impliquait une disette dont souffraient les plus pauvres, incapables de répondre à la hausse des prix. La dépendance de l'homme à la nature pour sa subsistance, son chauffage, sa santé revêt un caractère vital. L'idée sous-jacente est celle qui apparaît dans *Les Voyages de Gulliver* (1721) : est utile celui qui produira deux brins d'herbe là où auparavant il n'en poussait qu'un. Cette attention aux fruits de la terre rappelle sans cesse qu'il n'est pas si facile aux individus du XVIII^e siècle de se nourrir toute l'année et que l'approvisionnement constant et fiable nécessite savoir-faire et connaissances : l'agriculture est affaire de science et ne doit laisser aucune place au hasard. Dans cette optique d'optimiser les ressources agricoles et potagères, il ne paraît aucunement incongru à Gilbert White de tuer les nuisibles qui menacent les récoltes. Pourtant, s'il estime sans vergogne que la dépendance de l'homme à la nature lui donne le droit d'agir et de détruire pour son propre bien, cette attitude s'accompagne chez lui, paradoxalement, d'un vrai respect pour la nature dont le rôle et la présence sont indispensables à la vie humaine.

On peut trouver dans cette attitude quelques rares traces de la survivance de la physico-théologie qui place l'homme au sommet de la création divine et les autres créatures au service de l'homme : animaux, plantes, ressources naturelles sont là pour que l'homme en tire le meilleur parti. Effectivement, connaître la nature, jusqu'à Gilbert White, c'est ou écrire une taxinomie,

ou déterminer quelle plante est bonne pour l'homme, quelle plante est vénéneuse, et toute investigation répond à un devoir moral, celui de retrouver Dieu dans sa création¹ de mettre au jour les mécanismes qui révèlent l'existence d'une entité pensante qui ait organisé notre univers, à l'image de ce que fait le naturaliste anglais John Ray dans son livre publié en 1691 et intitulé *The Wisdom of God* (la sagesse de Dieu), livre que possédait White et auquel il fait souvent référence dans *L'Histoire naturelle de Selborne*. Le XVIII^e siècle, âge des lumières, s'éloigne de l'obscurantisme médiéval en s'efforçant de dénoncer les superstitions pour ce qu'elles sont, mais s'obstine à rechercher dans la nature les signes d'une organisation morale semblable à celle qui régit la société humaine. Gilbert White laisse deviner qu'il estime que rien ne se fait au hasard, mais il n'a toutefois pas la conviction finaliste de l'abbé Pluche qui, dans son *Spectacle de la Nature* publié à Paris entre 1732 et 1750, n'hésitait pas à dire qu'il y avait des marées pour que les bateaux puissent rentrer au port. Loin de transformer son discours en catéchisme, ou, comme Ray, de citer la Bible, souvent, Gilbert White attribue simplement à la nature toutes les prouesses qu'il observe, comme lorsqu'il remarque que les oiseaux se développent bien plus vite que l'homme pour qu'ils puissent être rapidement capables de migrer même s'ils sont nés en fin d'été.

1. Les fossiles posent un problème qui n'est pas résolu avant plusieurs décennies, comme le rappelle Ted Dadswell dans *The Selborne Pioneer*: les comprendre comme les squelettes d'animaux maintenant disparus revient à suggérer une évolution de la vie sur Terre depuis son apparition. C'est donc remettre en question la perfection de la création divine et l'argument théologique du dessein divin.

Car il faut bien voir que Gilbert White apporte, dans ses observations, une touche particulière qui marque un tournant dans les rapports entre l'homme et la nature dans la mesure où son intérêt pour le monde naturel dépasse ce qui se faisait habituellement au XVIII^e siècle. Son attitude est celle du scientifique qui veut avant tout donner un compte rendu rigoureux des diverses espèces animales et végétales qui sont présentes sur le territoire de la paroisse de Selborne – nous dirions maintenant de la commune de Selborne. Son admiration, son étonnement, voire le respect qu'il exprime face aux mystères de la nature et aux animaux le poussent à en étudier le comportement comme s'ils étaient autant d'êtres vivants dignes d'intérêt, dignes objets d'observation et d'analyse, et non de simples rouages plus ou moins mécaniques d'une création dont il chercherait à célébrer le créateur.

ÉTABLIR UNE CONNAISSANCE VRAIE

Sa joie, quand il comprend le fonctionnement de tel ou tel phénomène naturel, est perceptible dans son récit, et il n'a de cesse d'attirer l'attention du lecteur sur ce qui fait la spécificité de sa démarche et lui permet d'aboutir à de vraies conclusions scientifiques. Gilbert White est fier d'être un naturaliste de terrain, et non un simple compilateur d'œuvres existantes ou de récits de seconde main. Il fait le reproche à d'autres naturalistes de soutenir vigoureusement une hypothèse et de la transformer en certitude par le seul pouvoir de la rhétorique. Il a manifestement étudié les ouvrages des savants anglais ou continentaux, et même les spécialistes de classification ne satisfont pas toujours à ses critères de validité méthodologiques.

À plusieurs reprises, il regrette que beaucoup de conclusions soient erronées par manque d'expérimentation sérieuse qui viendrait corroborer une hypothèse. Il revient, par exemple, sur l'hypothèse avancée par M. Hérissant, entomologiste français nommé en 1761 à l'Académie des Sciences, qui pense que les coucous laissent couver leurs œufs par d'autres oiseaux car leur anatomie rend la position qu'ils doivent adopter pour couver inconfortable. Gilbert White, intrigué par le comportement des coucous, et désireux d'en comprendre la raison, pratique une dissection du coucou et d'autres oiseaux qui, eux, couvent leurs œufs, et découvre que leur anatomie est semblable. Il conclut donc à l'erreur de M. Hérissant, et montre par là même l'intérêt de vérifier par une expérience la validité d'une hypothèse. Ce recours à l'expérimentation comme méthode de preuve scientifique est innovant pour l'époque. L'exemple le plus remarquable est sans doute lorsqu'il s'évertue à savoir si, comme le prétend Virgile, l'écho a un effet néfaste sur les abeilles. Pour le vérifier, il essaie de voir si le bruit de la voix humaine amplifiée par un haut-parleur a quelque effet sur elles et conclut qu'elles ne semblent en rien gênées. Il en déduit, là aussi, qu'il faut se méfier de ce que l'on n'a pas vérifié soi-même. Son souci d'établir les faits est tel qu'il consacre tout un chapitre aux superstitions, commençant par expliquer combien il est dur de les annihiler sans des connaissances solides : c'est sans doute aussi la raison pour laquelle il insiste sur sa propre méthode.

LE COMPORTEMENT

Dans son cheminement de naturaliste, Gilbert White est très innovant par rapport à ses contemporains.

Son intérêt pour le monde animal s'accompagne d'une grande attention pour le détail de la vie des individus d'une espèce. C'est en s'appuyant sur ses observations, menées avec grande rigueur, consignées par écrit et renouvelées aussi souvent que possible, qu'il arrive à des conclusions indiscutables. Sa façon de faire contient en germe une méthode scientifique rigoureuse qui repose sur l'observation et la comparaison des comportements des individus d'une espèce dans leur habitat. Pour connaître les habitudes des animaux, il ne se déplace jamais sans son carnet sur lequel il note tout ce qui est remarquable car il se méfie de tout ce que l'on confie à la mémoire. À une époque où la zoologie était une affaire de collectionneurs et de taxinomistes, Gilbert White prend le temps de sortir de chez lui pour aller observer avec attention et patience les animaux, les voir vivre, noter leurs relations avec leur environnement physique et avec les autres animaux. Il fait des listes, certes, mais c'est plus pour s'émerveiller de la richesse de la nature à Selborne que pour le seul intérêt de la liste. Cette minutie, cette vigilance et cette exactitude sont des caractéristiques de sa méthode qui lui permet d'arriver à une connaissance vraie et il obtient la meilleure des reconnaissances lorsque deux de ses articles sont lus à l'Académie Royale de Londres. D'autre part, l'autre caractère remarquable de son activité de naturaliste est son objet d'étude : ce qui l'intéresse, ce n'est pas simplement la description d'un animal, qui se faisait généralement une fois l'animal mort, mais ce qu'il appelle « la vie et la conversation » des animaux, c'est-à-dire les comportements sociaux et territoriaux, la communication entre les animaux – en particulier le chant des oiseaux –, leur reproduction, leur réponse

aux diverses difficultés qu'ils rencontrent, leurs déplacements, leur nourriture, leur logement. Il ne s'agit donc pas seulement d'être, comme ses prédécesseurs, le régisseur d'un domaine que Dieu a confié à l'homme: c'est bien une attitude nouvelle face au vivant qui se dessine avec Gilbert White qui préfigure les méthodes modernes de l'éthologie, science qui étudie le comportement des êtres vivants, animaux et humains, dans leur milieu naturel, en s'intéressant aux comportements instinctifs et aux comportements adaptatifs, et repose sur deux piliers méthodologiques: l'observation et l'expérimentation. Gilbert White se rend bien compte de la spécificité de sa démarche et souligne que, certes, sa méthode a l'inconvénient de la lenteur, mais il avance ce qui est une évidence pour le spécialiste de sciences naturelles moderne, c'est-à-dire que rien ne remplace l'étude sur le terrain. À une époque où l'on se contentait d'examiner les animaux morts, de les dessiner, de les disséquer et de les décrire pour les placer dans une taxinomie, ce contact direct avec le monde naturel à des fins scientifiques est précurseur.

Il est généralement admis que Gilbert White est l'auteur de trois découvertes¹: l'existence de trois espèces de pouillots qu'il a distingués par leur chant, la description du rat des moissons et celle de la noctule commune. Ces trois découvertes, et celle de l'importance du chant des oiseaux comme caractéristique utile pour les distinguer et les comprendre, le placent donc indiscutablement parmi les zoologistes. Il fit pourtant quelques erreurs, comme de croire que les martinets et les hirondelles sont de la même famille,

1. Voir, par exemple, l'ouvrage de Paul G.M. Forster, *Gilbert White and his Records: A Scientific Biography*.

ou de ne pas conclure sur la migration des hirondelles malgré toutes les preuves qu'il avait. De toute façon, la valeur du livre ne réside pourtant pas tant dans les découvertes, que dans l'exposition de sa méthode et de ses objets d'observation, et dans le ton, le rapport à la nature qu'expriment ces lettres. Ce qui touche aussi beaucoup dans ce livre, c'est le portrait de son auteur qui se dessine malgré sa volonté de rigueur scientifique. Étrangement, cet homme modeste nous dit peu de choses sur le matériel d'observation dont il dispose : il nous informe seulement, à deux reprises, qu'il utilise une loupe. Mais il nous laisse percevoir à quel point, compte tenu de cette observation directe des mouvements et des cris des animaux à laquelle il attache tant d'importance, il se trouve gêné par sa surdité naissante qu'il n'évoque pourtant que rapidement.

Ce qui séduit le lecteur dans le travail de Gilbert White est ce regard bienveillant et attentif, presque attentionné, qu'il porte sur les animaux qu'il observe. Son étude des grillons est typique : on voit le naturaliste essayer d'observer ces petits insectes farouches qui s'interrompent dans leur activité ou se cachent à l'approche de l'homme. On apprécie son désir de trouver une façon de les faire sortir de leur trou sans les blesser pour mieux les observer, pour comprendre leur mode de vie et leur organisation sociale : ce soin n'est pas banal à une époque où l'on ne prenait pas en compte la vie ou la douleur des animaux¹. Si White lui-même n'hésite pas à se faire apporter des spécimens d'oiseaux tués au fusil, il semble néanmoins bien critique lorsqu'il parle de ce gardien de l'étang de Frinshampond, qui voit passer six oiseaux rares,

1. Voir Richard Mabey, *Gilbert White: a Biography of the Author of 'The Natural History of Selborne'* (London: Profile Books, 2006).

trop rares en Angleterre pour avoir un nom, en tue cinq « pour satisfaire sa curiosité » et ne laisse la vie sauve qu'au sixième ! Cette attention respectueuse n'a souvent rien d'anthropocentrique : s'il étudie le grillon, ce n'est pas pour voir ce que peut en faire l'homme, mais bien pour ce que le grillon est en soi. Il parvient à intéresser le lecteur à quantité de questions inattendues, comme l'effet de la castration sur les animaux, ou de l'ablation des défenses d'un sanglier en relatant une expérience faite par Edward Lisle, publiée dans son *Observation on Husbandry* en 1757¹.

En fait, contrairement à ses contemporains qui ne voyaient dans le monde animal pas plus de sentiments ou de sensations que dans le monde végétal ou minéral, Gilbert White prête aux animaux des attitudes et des sentiments humains, les considérant comme des êtres vraiment vivants, doués d'autonomie et de jugement. D'une façon générale, la description qu'il fait d'un animal concerne son apparence physique, son poids, sa taille, et aussi son comportement, description toujours associée à l'expression du plaisir qu'il ressent de voir la richesse et la complexité de la faune. Souvent, dans son texte, les animaux sont personnifiés. Il leur voit un instinct grégaire, les trouve travailleurs, courageux, ou paresseux. Il est clair que la finalité de cet anthropomorphisme, qu'on pourrait vouloir lui reprocher, est de comprendre ce qui déclenche les comportements des animaux, trouver ce qui préside à leurs choix et à leurs décisions. Comme le fait l'éthologie moderne, il découvre que les comportements instinctifs sont

1. Voir la note 147 de l'édition Penguin réalisée par Richard Mabey (p. 281). Voir aussi *Les Pionniers de l'écologie*, traduction française de *Nature's Economy* de Donald Worster, publié au Sang de la Terre en 2009.

mus par le besoin de nourriture et de reproduction, mais souligne que ce n'est pas le seul besoin de nourriture qui détermine le comportement grégaire des oiseaux en hiver: il ajoute, comme moteurs de l'instinct, l'intérêt personnel et des réflexes d'autodéfense, propres à pousser les oiseaux à se rassembler pendant la morne saison.

ÉNIGMES DE LA NATURE

Sa fascination pour l'autonomie de ces créatures sauvages, qui ont leur vie, leurs sentiments, leur organisation, leur intelligence, s'exprime à chaque page. Le sujet préféré de Gilbert White est de toute évidence les oiseaux, qu'il trouve intelligents, courageux, d'une autonomie fascinante, dotés d'un sentiment maternel (hormis les coucous, vraie énigme) et d'une capacité d'adaptation qui requièrent toute son attention. Ce qui le préoccupe, c'est de comprendre la part de l'instinct ou de la raison dans le comportement animal. C'est bien de l'admiration et de l'affection que l'on perçoit dans ses descriptions et c'est aussi ce qui fait que sa démarche est proprement moderne dans la mesure où il apparaît clairement que la nature n'est pas un jouet pour l'homme: elle est intéressante en elle-même et présente nombre de mystères que l'homme a envie de percer.

La nature telle que nous la décrit Gilbert White ressemble à une grande énigme dont il cherche, avec nous, à trouver la clé. L'une des énigmes qui le fascine et l'occupe longtemps, comme ses contemporains, est la migration – ou pas – des hirondelles. Il n'est pas le seul à s'intéresser à cette question, qui vexe à une époque où les hommes bataillaient encore pour

avoir des instruments de navigation fiables, défaut technologique qui entravait gravement leur désir de découvrir le monde. Comment admettre que des animaux, censés être inférieurs à l'homme, réussissent là où il échoue ? Beaucoup pensent que les hirondelles hibernent en se terrant dans des creux, des anfractuosités ou de vieux bâtiments ; pour les Suédois, elles dorment sous l'eau en attendant le printemps ; mais Gilbert White ne veut rien admettre sans preuves et s'il semble hésiter jusqu'au bout à admettre que les hirondelles quittent l'Angleterre en hiver, et cherche sans relâche où elles peuvent bien se terrer, il accumule des fragments de preuves, dont les renseignements que lui envoie son frère en poste à Gibraltar.

LES BALBUTIEMENTS DE L'ÉCOLOGIE MODERNE

Par sa façon de considérer le monde naturel, Gilbert White apparaît à nos yeux comme le premier écologiste, en particulier du fait de sa description d'interactions entre les divers constituants du vivant, comme s'il avait l'intuition de l'existence d'un écosystème où chaque élément est lié aux autres. C'est la notion de chaîne alimentaire qui se dessine, comme lorsqu'il perçoit le lien associant vache, bouse, rivière, poissons. Quand il se demande pourquoi les freux sont suivis par les choucas, il en arrive à la conclusion que l'odorat des freux est plus développé et qu'ils emmènent donc leurs poursuivants vers de la nourriture que les choucas n'auraient pas perçue. Cette intuition des relations des animaux entre eux, de leur adaptation à leur milieu, de l'interaction entre les êtres vivants et leur environnement, font la base de l'écologie. Ce qu'il n'a pas particulièrement étudié,

c'est l'effet de l'homme sur son environnement: il parle peu des hommes, comme s'ils ne faisaient pas partie de ce monde naturel qui le fascinait. Lorsque l'humain apparaît dans son texte, c'est souvent parce que Gilbert White voulait mentionner un cas particulier, une anecdote, une histoire qui attire l'attention par ce qu'elle a d'exceptionnel: le lépreux, ou l'enfant aux abeilles, par exemple. Ce n'est que marginalement, en passant, qu'il regrette le rôle destructeur de l'homme: il critique la cruauté de certains chasseurs de cerfs, les incendies malgré la loi qui interdit les feux d'herbe. Ce sont, néanmoins, autant de petits pas vers l'idée de la nécessité de protéger la nature de l'action humaine et ce qui apparaît alors en filigrane, c'est le concept moderne de développement durable: en associant considérations économiques, environnementales et humaines, Gilbert White en plante les trois piliers. Sans être au centre de ses préoccupations, les considérations économiques parsèment le livre: il parle des roseaux comme moyen de s'éclairer économiquement à une époque où l'homme était dépendant de la lumière du soleil. Il souligne l'utilité des pommes de terre pour nourrir la population. Mais il est sans doute le premier à comprendre et à expliquer la nécessité de prêter attention même au plus petit être vivant car il est utile à l'écosystème, et parle des vers de terre dans un passage qui a inspiré à Darwin l'étude qu'il réalise sur le sujet en 1881. Gilbert White tient le même discours à propos du crocus, qu'il ne faut pas négliger sous prétexte qu'il est commun. Enfin, ses recherches prennent en compte le lien entre l'amélioration de l'hygiène et de la nourriture et la disparition de maladies. Ainsi, il se demande pourquoi la lèpre a disparu, et il avance, comme raisons probables,

que la nourriture s'est améliorée. Parmi les causes de cette maladie, il pense à la viande et au poisson salés, souvent avariés, que mangeaient les gens autrefois, mais aussi à la nature de la fibre constituant le linge longtemps porté à même la peau, et au blé de meilleure qualité. Il met en avant le fait que les gens mangent plus de légumes et avertit que le fermier qui ne donne pas à ses employés quelques produits du potager de la ferme mérite le mépris de tous. À la lecture de *L'Histoire naturelle de Selborne*, il apparaît clairement que cultiver est une science : Gilbert White estime que des progrès ne purent apparaître que lorsque les gens instruits s'y sont intéressés.

Cette interdépendance de l'homme et de la nature qui se dessine dans cette œuvre est ce qui permet de voir dans ce livre la première démarche écologique indépendante d'une exigence morale. L'idée prédominante est surtout que l'homme doit prendre soin de la nature parce qu'il a besoin d'elle. Si être botaniste, c'est uniquement faire des classifications, alors cela ne sert à rien, dit White à une époque où chacun avançait son système de classification, créant une cacophonie qu'il juge inutile. Non seulement il faut que le botaniste travaille avec le jardinier et l'agriculteur, mais Gilbert White va plus loin encore en émettant l'idée de l'interdépendance de l'homme et de son environnement, et en soulignant la nécessité de bien connaître et bien comprendre la nature.

UNE HISTOIRE LOCALE À VALEUR ENCYCLOPÉDIQUE

Gilbert White est bien conscient que *L'Histoire naturelle de Selborne* a beau être un traité de ce que la nature offre localement, cette connaissance du monde

naturel dépasse largement les limites de Selborne, dont la diversité offre un condensé des plantes et des animaux de l'Angleterre. Son étude n'est pourtant pas exhaustive : il ne mentionne pas les plantes ni les animaux aquatiques, ni les animaux familiers, domestiques ou d'élevage, qui ne retiennent pas son attention car son propos n'est pas de faire un traité d'élevage à l'intention des grands fermiers, ni d'exposer les détails de la vie du chat ou du chien domestique que tout un chacun a sous ses yeux constamment. C'est bien une étude de la nature, pas le regard étriqué d'un pasteur local sur une petite paroisse anglaise retirée, que ce livre offre à son lecteur. Cet intérêt pour une étude locale est inhabituel à cette époque d'études encyclopédiques dont il voit les défauts en ce qui concerne les sciences naturelles, surtout lorsqu'un homme seul mène ce genre d'étude. Nul besoin de parcourir le monde pour avoir un objet d'étude suffisant : il suffit de savoir observer avec attention puisque la richesse de la nature est la même partout. L'important n'est pas le lieu, mais l'œil de l'observateur, et sans doute cette considération est-elle une pique envoyée aux savants de laboratoire qui se rengorgent d'étudier des plantes et des animaux exotiques que les explorateurs rapportaient triomphalement dans leur pays mais dont la description n'est pas, aux yeux de Gilbert White, un savoir intéressant – d'autant que, compte tenu de l'absence de techniques de conservation, on peut imaginer l'état dans lequel ces spécimens arrivaient à Londres. Une partie de sa démarche vise à souligner la nécessité de savoir se limiter pour obtenir une connaissance fiable, utile à tous. Répétant que l'exploration du monde naturel est infinie, sans pour autant reprendre, comme le fait Ray, la phrase de

l'Ecclésiaste rappelant que la connaissance de la création dans son ensemble n'est pas accessible à un seul homme, il insiste sur l'importance d'une résidence locale prolongée et d'une observation patiente pour obtenir de vrais résultats scientifiquement valables. Il souligne l'importance de telles études locales pour construire une connaissance globale. L'observation, la patience, le temps et la minutie sont des ingrédients nécessaires pour obtenir des conclusions fiables et précises. Il explique, par exemple, qu'il manque une bonne étude de la faune et de la flore de l'Espagne et qu'il serait bon qu'un jeune homme, forcément fortuné et libre de son temps, aille dans ce pays pour savoir où vont les oiseaux migrateurs car le naturaliste qui y est allé n'a pas su se créer les conditions nécessaires à une étude sérieuse et approfondie. Ce genre de considérations sur les conditions de réalisation d'une étude sérieuse sont autant d'éléments qui participent à l'élaboration d'une méthode de développement des sciences naturelles, et qui semblent une évidence de nos jours, mais ne l'étaient pas au XVIII^e siècle. Cette méthode, qui repose sur l'observation patiente et minutieuse des animaux dans leur habitat naturel, exige du temps et de l'attention, ce dont font défaut nombre d'études de l'époque.

VALEUR LITTÉRAIRE, POÉTIQUE

Les connaissances scientifiques que Gilbert White expose dans ce livre ne sont pas pour autant dénuées de poésie, ce qui fait de *L'Histoire naturelle de Selborne* un livre captivant et plein de charme. Le ton de Gilbert White, souvent complice, comme s'il proposait à son lecteur une conversation informelle,

voire confidentielle, rend l'ouvrage particulièrement agréable à lire, donnant au lecteur les indices qui permettent de mieux cerner la personne de l'écrivain : cet homme cultivé qui connaît les auteurs classiques et les poètes modernes, doté d'une âme de savant, rigoureux dans ses observations, est exigeant au point de se méfier des comparaisons de mémoire, de comprendre le danger de raisonner en faisant des rapprochements entre les animaux. Isolé dans sa campagne, manquant d'interlocuteurs proches aussi cultivés et savants que lui, il sait néanmoins faire participer ses voisins à son entreprise, profite de visites qu'il rend à des amis pour noter des observations complémentaires, fait cuire les oiseaux qu'il a tués et examinés et donne sa recette de cuisine. Il mêle réflexions générales et anecdotes sur un ton attachant, aimable, modeste : il va jusqu'à s'excuser quand il craint d'avoir été trop doctrinal. Il ne faut pas oublier que ce recueil de lettres a fait l'objet d'un véritable travail éditorial. L'ouvrage, dont l'idée a sans doute été lancée par Daines Barrington en 1770, au tout début de leur rencontre, n'est pas une simple collection de lettres mises bout à bout. Gilbert White, avec l'aide de son frère, dont la maison d'édition à Londres était le rendez-vous des amateurs de sciences naturelles, mais avec l'aide, aussi, d'une nièce et d'un neveu, a réorganisé ces lettres, déplaçant des paragraphes par souci de cohérence et d'homogénéité, supprimant quelques références personnelles, rajoutant des liens ou des conclusions. Il a aussi écrit certains passages, présentés au final comme des lettres qui, en réalité, n'ont pourtant jamais été envoyées à un correspondant. Des dates ont été modifiées, de façon à proposer une structure au livre : une introduction avec les lettres I à IX, une conclusion à partir de la LX.

Le choix d'un recueil de lettres est parfaitement dans la tendance du XVIII^e siècle depuis le succès des romans épistolaires de Samuel Richardson peu de temps auparavant, dont l'intérêt principal était l'apparence de vraisemblance et de réalisme, et un ton de conversation avec le correspondant auquel peut aisément se substituer le lecteur. C'est aussi la forme épistolaire que choisit Mrs Chapone, la sœur de John Mulso, pour écrire ses *Letters on the Improvement of the Mind*, destinées à l'éducation d'une jeune fille, en 1773. Gilbert White aurait certes pu choisir, pour ce livre, le style plus formel des essais scientifiques tels que les deux textes qu'il fit lire à l'Académie Royale et qui furent publiés dans *Philosophical Transactions*, le journal de l'Académie. Mais la lettre, en plus de ses avantages littéraires et énonciatifs, est aussi le support de la communication scientifique de l'époque. Les lettres sont le seul moyen de correspondre avec les autres amateurs d'histoire naturelle à une époque où ni le téléphone ni internet ne pouvaient faciliter et accélérer la communication. Ainsi, cet ouvrage scientifique se lit comme un roman où se perçoit l'émotion du narrateur, au point que Paul G.M. Forster, dans sa biographie scientifique de Gilbert White, parle d'une « œuvre d'adoration », et où le lecteur attend la résolution d'énigmes comme celle de la migration, découvre les secrets du grillon et cherche à comprendre les motivations du coucou. En évitant le ton sec d'un traité scientifique, cette collection de lettres forme, grâce au travail éditorial réalisé par l'auteur, un recueil de petites histoires, chaque chapitre relatant les aventures des habitants du monde naturel, un épisode dans leur vie, une péripétie dans l'histoire naturelle de notre

planète : on y découvre la vie naturelle transmise par une voix humaine.

L'insertion de citations de poésie (Thomson, Dryden, Milton, Pope, Virgile, etc.) vient renforcer le caractère poétique de l'ouvrage. Gilbert White lui-même, d'ailleurs, écrit des vers, comme le prouve la présence de son propre poème, semblant dire que sciences naturelles et sciences humaines sont inséparables, que l'homme et son environnement ne font qu'un, que l'étude scientifique de la nature n'exclut pas l'émerveillement et l'émotion. Par ce style riche et ce ton doux, Gilbert White sait communiquer le plaisir qu'il ressent face à la découverte. Il sait transmettre son émerveillement sans cesse renouvelé. Avec lui, on regarde la nature avec des yeux différents, et voit des falaises qui semblent vivantes et dont il révèle la beauté. La nature prend vie, est fascinante, chacun de ses éléments dignes d'intérêt, digne d'étude, de respect, d'admiration. Il n'est pas surprenant que cet ouvrage ait été source d'inspiration pour les poètes romantiques. Le peintre John Constable fit l'éloge de White pour la « vision claire et intime » de la nature qu'il avait offerte au monde, et aussi pour sa vie sereine et sans reproche. L'Américain James Russell Lowell appela l'œuvre le journal d'Adam au paradis¹. *L'Histoire naturelle de Selborne* plaît tant que, selon Richard Mabey, qui a écrit une très belle biographie de Gilbert White, les immigrants qui partaient dans les colonies emportaient ce livre avec la Bible et un brin de bruyère comme lien avec la mère patrie. Gilbert White sait effectivement créer l'impression d'une campagne riche et accueillante, perçue par beaucoup pendant longtemps comme représentative du paysage anglais

1. <http://strebeigh.com/DawnNaturalHistory.aspx>

et donc de l'anglicité, comme un monde perdu¹ un âge d'or naturel, propre et innocent, pour lequel tout un chacun ressent une nostalgie permanente. En réalité, Selborne est moins une enclave à l'abri de l'évolution rapide des modes de vie et des mentalités que le lieu qui permet à White d'appliquer et de confronter les conclusions contemporaines ou de pratiquer des expérimentations qui lui sont propres.

1. Tobias Menely, « Travelling in Place: GW's Cosmopolitan Parochialism ». *18th Century Life*, Vol 28, n° 3, Fall 2004, pp. 46-65. Voir aussi Donald Worster, *Les Pionniers de l'écologie*.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

L'auteur de ces lettres prend la liberté, avec tout le respect qu'il se doit, de présenter au public la conception qu'il se fait de l'histoire paroissiale qui, selon lui, devrait comporter les productions et les événements naturels aussi bien que les témoins du passé. Il estime aussi que si les résidents prêtaient quelque peu attention aux régions qu'ils habitent et publiaient leurs pensées concernant les objets qui les entourent, on pourrait tirer de tels matériaux les histoires les plus complètes des comtés qui font encore défaut dans plusieurs parties de ce royaume et en particulier dans le comté de Southampton.

Il saisit ici la première occasion, bien que tardive, d'exprimer ses sentiments reconnaissants au révérend Président et au digne et révérend corps professoral de Magdalen College de l'université d'Oxford pour la libéralité avec laquelle ils ont permis à l'un des membres de leur propre société de scruter leurs archives dans la mesure où les témoignages qu'il y trouverait auraient trait à la paroisse et au prieuré de Selborne. Il a également une immense dette de reconnaissance envers ce monsieur et son assistant dont les efforts et l'attention n'ont d'égal que la très grande bienveillance avec laquelle ils étaient prodigués.

L'authenticité des documents susmentionnés ne fait aucun doute, puisqu'ils consistent en actes et mémoires identiques aux originaux qui furent

à l'époque de sa dissolution transférés du prieuré au collège; soigneusement copiés sur place, ils peuvent être considérés comme authentiques; n'ayant jamais été rendus publics auparavant, ils peuvent ainsi satisfaire la curiosité de l'historien, tout autant qu'ils accordent créance à ce qu'il écrit.

Si tant est que l'auteur ait pu paraître inciter un quelconque de ses lecteurs à se montrer plus attentif aux merveilles de la Création, qui passent trop souvent pour des événements ordinaires; ou si, par ses recherches, il a pu quelque peu participer à l'élargissement des limites de la connaissance historique et topographique; ou encore s'il a pu jeter quelque lumière sur d'anciens us et coutumes, et en particulier sur ceux de la vie monastique; alors, ces visées qui étaient les siennes seront pleinement atteintes. Mais, s'il lui était arrivé d'échouer dans l'une de ses visées, il lui reste cette consolation que ses travaux, en tenant son corps et son esprit occupés, ont contribué, avec l'aide de la Providence, à lui garantir une très bonne santé et une humeur joyeuse, même jusqu'à la vieillesse et, ce qui accroît encore son bonheur, lui ont fait connaître un cercle d'hommes distingués dont le commerce savant lui a fourni des renseignements dont il a tiré si grand plaisir que, s'il peut se flatter de voir ces études se poursuivre, il considère qu'elles sont en elles-mêmes source de progrès et d'une satisfaction peu commune.

Selborne, 1^{er} janvier 1788

GILBERT WHITE

LETTRES À
M. THOMAS PENNANT

LETTRE I

La paroisse de Selborne s'étend à l'extrême partie est du comté de Hampshire, contiguë au comté de Sussex et peu éloignée du comté de Surrey. Elle se trouve à environ cinquante milles au sud-ouest de Londres, par 51° de latitude, presque à mi-chemin des communes de Alton et Petersfield. Étant vaste et fort étendue, elle touche à douze paroisses dont deux sont dans le Sussex, à savoir Trotton et Rogate. Si vous partez du sud en direction de l'ouest, les paroisses adjacentes sont Emshot, Newton Valence, Faringdon, Harteley Maudit, Great Ward Le Ham, Kingsley, Hedleigh, Bramshot, Trotton, Rogate, Lysse et Greatham. Les sols de cette région sont presque aussi variés et diversifiés que les paysages qu'ils donnent à voir. La partie élevée, au sud-ouest, consiste en une vaste hauteur crayeuse qui se dresse à trois cents pieds au-dessus du village; elle comporte une colline à moutons, la haute futaie et une longue zone boisée en hauteur appelée le Hanger. Cette éminence est essentiellement recouverte de hêtres, le plus séduisant des arbres de la forêt, que ce soit pour son écorce mince et lisse, son feuillage luisant ou ses rameaux qui retombent gracieusement. La colline, ou pâture à moutons, est un lieu agréable, une sorte de parc naturel d'environ un mille sur un demi-mille de superficie qui fait saillie à l'orée de la région de collines avant de se fondre dans la zone de plaines; elle domine un panorama attrayant, composé d'un assemblage de collines, vallons, pays boisés, lande et étendues d'eau. La perspective est bornée au sud-est et à l'est par la vaste chaîne de montagnes appelée les Sussex Downs, par la Guild-Down près de

Guildford et par les Downs autour de Dorking ainsi que par Ryegate dans le Surrey au nord-est, ce qui, si l'on y joint la région qui se situe au-delà de Alton et Farnham, forme une vaste et noble toile de fond.

Au pied de cette hauteur, à un niveau ou un palier des hautes terres, s'étend le village qui consiste en une seule rue au tracé non rectiligne, longue de trois quarts de mille, dans un vallon abrité, parallèle au Hanger. Les maisons sont séparées de la hauteur par une veine de glaise dure (bonne terre à blé), mais elles sont construites sur un rocher de pierre blanche, apparemment peu différente de la craie, mais qui semble si loin d'être calcaire qu'elle résiste à la chaleur extrême. Cependant, le fait que le grès à bâtir conserve quelques qualités analogues au calcaire est une évidence lorsqu'on constate que les hêtres descendent aussi bas que s'étendent ces roches, sans aller plus loin, et qu'ils y prospèrent aussi bien, quoique le sol soit escarpé, que sur les terrains crayeux.

Le chemin charretier du village, de façon remarquable, sépare deux sols très disparates. Celui du sud-ouest est fait d'une glaise dure qui exige un travail de nombreuses années pour être meuble, tandis que les jardins, au nord-est, et les petits prés par-derrrière, sont faits d'un terreau chaud, riche, friable, qu'on appelle marne noire et qui semble extrêmement saturé d'engrais végétal et animal. Peut-être était-ce là le site original de la bourgade, tandis que bois et halliers se déployaient de l'autre côté.

À chaque bout du village qui s'étend du sud-est au nord-ouest, il y a un petit cours d'eau. Celui qui est au nord-ouest est fréquemment asséché; mais l'autre est une jolie source pérenne qui se laisse peu influencer par la sécheresse ou les saisons humides; elle se

nomme Well-Head¹. Elle prend sa source sur quelque terrain élevé relié à Nore Hill, noble promontoire crayeux dont la caractéristique est d'envoyer deux cours d'eau vers deux mers différentes. Celui qui est au sud devient un bras de l'Arun qui coule vers Arundel et se jette ainsi dans la Manche; l'autre coule vers le nord. Le cours d'eau de Selborne constitue un bras de la Wey. Et, se jetant dans le Blackdown à Hedleigh et dans les cours d'eau de Alton et de Farnham à Tilford-bridge, son débit devient celui d'une rivière importante, navigable à partir de Goldaming; de là, il traverse Guilford, se jette dans la Tamise à Weybridge et ainsi dans la mer du Nord.

En moyenne, nos puits ont environ soixante-trois pieds de profondeur, car à cette profondeur, ils manquent rarement d'eau. Ils produisent en fait une belle eau limpide, douce au goût et louée par ceux qui boivent cet élément pur, mais qui ne mousse pas bien avec le savon.

Au nord-est, au nord et à l'est du village se trouve une rangée de jolis prés, constitués par ce qu'on appelle de la marne blanche, sorte de pierre tendre ou désagrégée qui, exposée au gel et à la pluie, s'effrite, se fragmente et devient son propre engrais².

Toujours au nord-est et un peu plus bas, il y a une espèce de terrain blanc qui n'est ni de la craie ni de

1. Le 14 septembre 1781, après un été extrêmement chaud, précédé d'un printemps et d'un hiver secs, cette source a produit neuf gallons d'eau à la minute, soit cinq cent quarante en une heure et douze mille neuf cent soixante (ou deux cent seize barriques), en vingt-quatre heures, donc en une journée. À cette date, de nombreux puits manquaient d'eau et tous les étangs de la vallée étaient à sec.

2. Ce sol produit un blé ou un trèfle de qualité.

l'argile et ne convient ni au pâturage ni au labourage, mais qui est favorable au houblon dont les racines s'enfoncent en profondeur dans la pierre à bâtir et dont les tiges et les hampes, bonnes pour le charbon de bois, poussent à portée de la main. Ce sol blanc produit le houblon le plus éclatant.

Au fur et à mesure que la paroisse descend vers la forêt de Woolmer, à la jonction des terres argileuses et sablonneuses, le sol devient un terreau sableux et humide, impeccable pour le bois de construction, mais épouvantable pour la circulation. Les chênes de Temple et de Blackmoor sont fort estimés des pourvoyeurs et ont procuré beaucoup de bois pour la construction navale, alors que les arbres qui poussent sur le grès à bâtir sont grands, mais, aux dires des ouvriers, craquelés et si friables que souvent ils éclatent quand on les scie. Au-delà de la terre grasse et sableuse, le sol devient un sable maigre et pauvre jusqu'à ce qu'il se mêle à la forêt, et il ne produit guère grand-chose sans l'aide de la chaux et des navets.

LETTRE II

Dans la cour de la ferme de Norton, ferme seigneuriale située sur la marne blanche au nord-ouest du village, se dressait, au cours de ces vingt dernières années, un orme à larges feuilles, aussi appelé orme blanc, *ulmus folio latissimo scabro* [orme aux feuilles très larges et rugueuses] selon Ray¹ qui, bien qu'ayant perdu l'une de ses plus grosses branches durant la grande tempête de l'an 1703, avait les proportions d'un arbre de taille moyenne; pourtant, quand il fut abattu, il contenait huit chargements de bois de construction. Comme il était trop volumineux pour tenir sur une charrette, on le tronçonna à sept pieds au-dessus de la souche, là où il avait près de huit pieds de diamètre. Je fais mention de cet orme pour montrer la taille que peuvent atteindre les ormes plantés, ce qui était certainement le cas de cet arbre, étant donné son emplacement.

Au centre du village, près de l'église, il y a un terrain de forme carrée entouré de maisons, communément appelé le champ de foire. Au milieu de cet endroit, se dressait autrefois un très gros chêne, d'aspect trapu et doté d'énormes bras horizontaux qui se déployaient presque jusqu'à l'extrémité de la place. Cet arbre vénérable, entouré de marches de pierre surmontées de gradins pour s'asseoir, faisait les délices de tous, jeunes et vieux; c'était un lieu très fréquenté durant les soirs d'été: ces derniers y tenaient de graves discussions, tandis que les premiers batifolaient et dansaient devant. Il aurait pu rester là

1. Ndlr: John Ray ou Wray (1627-1705). Naturaliste anglais, l'un des fondateurs de la classification naturelle, en botanique comme en zoologie.

encore longtemps si l'extraordinaire tempête de 1703 ne l'avait pas brutalement renversé, au grand regret des habitants et du curé qui fit don d'une somme de plusieurs livres pour le remettre en place. Mais ce fut en vain : l'arbre reprit vie pendant quelque temps, puis il se dessécha et mourut. Je fais mention de ce chêne pour montrer la taille que peuvent aussi atteindre des chênes plantés ; et cet arbre avait certainement dû être planté, comme il ressortira de ce qui sera dit plus loin sur cette région, quand nous aborderons l'histoire ancienne de Selborne.

Sur le domaine de Blackmoor, il y a un petit bois de quelques arpents appelé Losel et où l'on avait récemment planté un groupe de chênes d'une venue singulière et d'une grande valeur. Ils étaient grands et élancés comme des sapins, mais, comme ils étaient proches les uns des autres, ils avaient de petites têtes, un simple petit toupet sans grosses branches. Il y a une vingtaine d'années, le pont de la Toy près de Hampton Court étant fort délabré, on eut besoin, pour effectuer les réparations, d'arbres de cinquante pieds de long, dénués de feuillage, qui devraient mesurer douze pouces de diamètre à la plus petite extrémité. Un pourvoyeur en trouva vingt dans ce petit bois, répondant à ces exigences, avec l'avantage que certains d'entre eux correspondaient à la description et faisaient soixante pieds. Ces arbres se vendirent vingt livres la pièce.

Au centre de ce bosquet se dressait un chêne qui, bien que de belle taille dans l'ensemble, avait une grosse protubérance qui faisait saillie près du milieu du tronc. Un couple de gros corbeaux y avait élu domicile depuis tant d'années que ce chêne portait le titre de l'arbre aux corbeaux. Les jeunes du voisinage

tentèrent maintes fois de s'emparer de ce nid aérien : la difficulté aiguïssait leur désir et chacun avait l'ambition de venir à bout de cette tâche ardue. Mais, quand ils arrivaient au niveau de l'excroissance, celle-ci présentait un tel renflement en travers de leur route et se révélait si impossible à empoigner que les gamins les plus audacieux prenaient peur et reconnaissaient que la tentative était trop hasardeuse. Les corbeaux continuèrent donc de bâtir nid après nid, en parfaite sécurité jusqu'au jour fatal où il fallut raser le bois. C'était au mois de février, mois où ces oiseaux ont coutume de nidifier. La scie fut activée sur la souche, les coins calés dans la fente, les bois résonnèrent des coups brutaux de la mailloche ou du maillet, l'arbre s'inclina, sur le point de tomber, mais la mère continuait de couvrir. Quand finalement, l'arbre céda, l'oiselle fut éjectée de son nid ; bien que son affection maternelle eût mérité un meilleur sort, elle fut fouettée par les branches dans sa chute et arriva morte sur le sol.